

## Courts et indispensables

Robert Daudelin

---

Number 131, March–April 2007

Court métrage Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12724ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Daudelin, R. (2007). Courts et indispensables. *24 images*, (131), 19–19.

# Courts et indispensables

par Robert Daudelin

Les premiers films auxquels on fut tenté d'accoler l'étiquette de *québécois* furent assurément de court métrage. Les longs métrages de l'époque 1945-1953 (du *Père Chopin* à *L'esprit du mal*) n'eurent jamais droit à cette étiquette : ce cinéma pré-historique était « canadien-français ».

Claude Jutra, pionnier en ce domaine comme en bien d'autres, signe en 1949 un curieux *Mouvement perpétuel*, à l'évidence influencé par le cinéma expérimental américain, notamment par les films dansés de Maya Deren. En 1956, avec Michel Brault à la caméra, il tourne *Pierrot des bois*, dans lequel les cinéphiles de ma génération voient déjà la liberté d'un cinéma d'auteur et d'un auteur québécois. Entre-temps (1953-1954) Michel Brault avait fait équipe avec Jacques Giraldeau pour une série de 39 courts métrages destinés à la télévision ; ces « Petites médisances », se réclamant ouvertement du *candid eye* alors à l'honneur dans l'équipe anglaise de l'ONE, annoncent déjà le cinéma direct, le véritable berceau du cinéma québécois, au sens culturel admis du terme depuis les années 1960.

Le cinéma québécois, plusieurs en ont déjà noté l'ironie, est né au sein d'un organisme fédéral et, strictement parlant, les cinéastes que nous vénérons maintenant, étaient des fonctionnaires fédéraux. Certains faisaient des allers-retours entre l'Office et l'industrie privée naissante, d'autres étaient profondément « indépendants », tel René Bail dont l'équipe de la revue *Objectif* découvrait avec enthousiasme *Printemps* (1956) à l'occasion d'une projection dans le sous-sol de la maison des parents de Jean Pierre Lefebvre. Quelques mois plus tard, Jean Pierre tournait *L'homoman* (1964), premier opus d'une longue filmographie et qui déjà contient en germe les éléments d'écriture si caractéristiques de ce cinéaste.

Mais bien sûr, c'est l'année 1958 qui marque le point tournant à partir duquel rien ne va plus freiner le besoin de créer un cinéma bien à nous. Réunissant en son générique les noms de Michel Brault, Gilles Groulx et Marcel Carrière, *Les raquetteurs*, avec ses 17 secondes (sic) de son synchrone, est un film fondateur qui encore aujourd'hui conserve toute sa fraîcheur grâce à une invention permanente dont l'improvisation contrôlée n'est pas la moindre vertu.

À partir de là, il faudrait tout citer, ou presque, fictions et documentaires. Jusqu'à ce que le court métrage se métamorphose en long métrage avec *La vie heureuse de Léopold Z.* (1963), *Pour la suite du monde* (1963) et *Le chat dans le sac* (1964). En cette fin des années 1950, Pierre Perrault apprivoisait le cinéma auprès de René Bonnière avec les treize demi-heures magnifiques d'« Au pays de Neufve-France » (1958-1960) que nous découvrons à l'an-



Source : Office national du film du Canada

*Les raquetteurs* (1958) de Michel Brault et Gilles Groulx

tenne de Radio-Canada. Claude Fournier nous livrait un portrait très réussi de *Télesphore Légaré, garde-pêche* (1958). Claude Jutra (avec Michel Brault à la caméra) s'intéressait, lui, à Félix Leclerc (*Félix Leclerc, troubadour*, 1959) et à Fred Barry (*Fred Barry, comédien*, 1959). Et Gilles Groulx affrontait déjà la censure avec *Normétal* (1959)...

Le court métrage était « notre » cinéma, un cinéma qui nous appartenait et dont les œuvres n'avaient pas besoin de faire 90 minutes pour être importantes. Suivront immédiatement, avec une pertinence comparable, *Bûcherons de la Manouane* (1962) d'Arthur Lamothe, *Les enfants du silence* (1962) et *Geneviève* (1964) de Michel Brault, *Golden Gloves* (1961) et *Voir Miami...* (1963) de Gilles Groulx, *Un air de famille* (1963) et *Percé on the Rocks* (1964) de Gilles Carle, *La fin des étés* (1964) de Fernand Dansereau et les entreprises collectives déterminantes que sont *La lutte* (1961) et *À Saint-Henri le cinq septembre* (1962). Pendant ce temps, à Québec, Richard Lavoie, sur les traces de son père Herménégilde, signait ses premiers courts métrages, dont un magnifique *Noël à l'île aux Grues* (1963). Alors que Pierre Hébert, dans le sous-sol de la maison de ses parents, grattait ses premiers films, *Histoire verte* (1962) et *Histoire d'une bête* (1962), et qu'André Forcier tournait d'étonnantes *Chroniques labradoriennes* (1966).

Mais pour être juste il faudrait aussi pouvoir revoir *Un bicycle pour Pit* (1968) de Jean Chabot et Clovis Durand, découvert à l'occasion de la première du *Viol d'une jeune fille douce* de Gilles Carle, ou cet énigmatique et surréalisant *Tant que s'illuminera l'animal stratifié* (1965) de Robert Desrosiers et Jean Lafleur; et redécouvrir *Au plus petit d'entre nous* (1963) de Camil Adam, ou encore le premier court métrage de Jean-Claude Lord avec Bernard Lalonde comme interprète, ou encore ce court métrage dont le titre ne me revient pas en mémoire et dont l'interprète était un jeune étudiant de l'École nationale de théâtre au nom très québécois de Robert Charlebois... 21